

ELVA: UNE HUMANITÉ D'ANTAN

hommage à Don Ettore Dao

Introduction d'Alberto Bersani

La saga d'Elva continue. Franco Baudino, infatigable chercheur de mémoires photographiques, m'a remis un nouveau patrimoine d'images retraçant presque un siècle de photos, du XIXe jusqu'à la moitié du XXe siècle. Elles représentent des époux, jeunes mariés ou avec des enfants en bas âge, et des portraits de famille où l'on peut identifier jusqu'à deux ou trois générations. Ces dernières années, elles avaient représenté tour à tour des images relatives à des fêtes et des cérémonies, à la vie scolaire, au roman des routes d'accès à Elva, aux *cavié* (ndt. métier unique du milieu alpin, les *cavié* sillonnaient les plaines et les vallées pour acheter les cheveux coupés des femmes et les transformer ensuite en perruques dans des laboratoires de Saluzzo), aux habitants d'Elva lors de la première et de la seconde Guerre mondiale. Elles étaient composées d'une multitude de personnages, immortalisés à des moments significatifs de leur vie, en groupe ou seuls devant l'objectif, et reflétant toujours une certaine atmosphère et en quelque sorte conditionnés par des situations externes. Le paysage était également souvent au premier plan. À chaque fois, tout cela avait donné naissance à un volume comparable à celui que vous lecteurs avez entre les mains, mi catalogue, mi essai d'accompagnement dans cette iconographie si immense. À présent, le jeu se répète, même s'il est réducteur de l'appeler ainsi. Mais il devient défi. Parce que ces photos entendent faire abstraction des circonstances extérieures: fêtes ou travail, paix ou guerre. Aucun événement ne peut expliquer la hardiesse des conscrits, la composition des processions, la gaieté des élèves et de leurs maîtresses, la joie des appelés, la solennité des anciens combattants, l'euphorie d'un mariage. De même, nul ne peut rendre l'idée des situations environnementales qui conditionnent un individu au moment où la photo est prise, qu'il soit immortalisé au travail, dans les champs, ou dans le laboratoire des *cavié*, ou bien lors d'une partie de campagne alpestre ou chez le photographe du régiment (ah, ces pantalons raides à trapèzes qui passaient d'un militaire à l'autre et qui n'étaient portés que pour la photo officielle!). L'environnement ne compte pas, au contraire, il possède le caractère artificiel des arrière-plans et des décors organisés, souvent répétitifs (en réalité, le regard du présent y voit mille suggestions évocatrices, mais à l'époque, ils n'étaient qu'une toile de fond neutre, comme si l'on célébrait un rite. Et en effet, il en

était ainsi). Il s'agit bien là de portraits, purs et simples. Les personnes représentées, en couple ou en famille, n'ont pour seul interlocuteur que l'objectif de l'appareil photo, avec lequel elles n'étaient certainement pas autant familiarisées que nous le sommes aujourd'hui. À cette époque, elles savaient pour sûr que tout était enregistré avec une fidélité inflexible et que la première photo était la bonne. Il fallait s'y préparer. Première préoccupation, le soin de la personne. De la coiffure aux barbes (rares), en passant par les moustaches (nombreuses). Vient ensuite le soin du vêtement, qui doit rigoureusement être l'habit de fête aussi bien pour la femme que pour l'homme, sans oublier les accessoires: chaînes, montres et bracelets, colliers, qui soulignent souvent le niveau économique et social atteint.

Et l'attitude? Le but du portrait est de conserver une trace d'un moment de vie et d'assurer ainsi un souvenir important pour les protagonistes mêmes ainsi que pour leur famille et leurs amis. Il faudrait faire preuve de désinvolture, ce qui est difficile à cette époque pour ces personnes devant affronter cet engin, privilège de rares professionnels. Voilà donc que le rituel de cet événement se traduit en raideur et en une multitude de regards fixes (même les enfants n'y échappent pas). Cela ressort surtout sur les portraits des couples, alors que les groupes familiaux semblent plus à leur aise car le nombre de participants permet de réduire et de décharger la tension.

Le recueil et la publication des portraits ne seraient-ils alors qu'un pur exercice formel de conservation? Absolument pas! Paradoxalement, ce sont justement les difficultés que j'ai tenu à évoquer qui exaltent la personnalité et l'humanité des individus. Elles survivent au caractère schématique du décor, aux règles du bon ton social et à la gêne du moment.

L'humanité. Voilà sans doute là toute la force des portraits et l'importance du défi lancé par Franco Baudino à travers son recueil de photos. Au-delà de leur caractère artificiel, les portraits reflètent l'humanité de la personne, humanité comme qualité de l'âme. Chacun, homme ou femme qu'il soit, révèle une partie de soi, de sa condition et de sa nature. Leurs yeux, leurs rides, leur bouche, leurs mains, leur attitude et leur tenue vestimentaire en témoignent. La gamme des sentiments est vaste. La fierté, la force et l'orgueil sont de mise. Ce sont des vertus que les jeunes expriment parce qu'ils les considèrent comme un instrument leur permettant de s'affirmer à l'égard de leur famille et de leur travail; que les adultes soulignent comme explication des objectifs atteints. À votre tour lecteurs d'essayer de les déchiffrer.

Mais – et c'est bien là la question – il faut appréhender une deuxième humanité. C'est celle que le dictionnaire définit comme un "ensemble d'hommes", non

plus une qualité individuelle mais une humanité en tant que collectivité. C'est celle qui est sous-entendue et qui relie un portrait à l'autre jusqu'à exprimer une communauté: celle d'Elva et de ses habitants. Voilà le défi.

Peut-on encore dire ou écrire sur Elva et sur ses habitants quelque chose qui n'a pas déjà été dit ou écrit? J'en doute. Je crois qu'aucun village de montagne, de ces dimensions et aussi reculé à cause de l'altitude, des pics et des ravins qui le cachent, n'a bénéficié d'autant d'attentions et d'une littérature aussi florissante. C'est peut-être la beauté du lieu exaltée par l'effort pour y arriver, l'histoire qui en a fait un chef-d'oeuvre de l'art, ou la vertu de ses cavié (ou pelassiers) qui en ont diffusé le nom dans le monde entier, il est certain que les livres, les essais, les guides qui traitent d'Elva sont nombreux. Des spécialistes d'origine forestière, fascinés par ce contexte en ont écrit. L'auteur local ne pouvait cependant manquer. Son nom? Don Ettore Dao.

Il est suffisant d'en dresser brièvement un profil. Né le 20 novembre 1924 chez Dao Carlino et Dao Ormena Maria Caterina, ancienne famille du hameau Clari di Elva, il fut prêtre à Saluzzo et à Scarnafigi. Outre ses vertus pastorales, il se distingua par sa passion et sa rigueur dans les études et les recherches historiographiques, transférées dans certains volumes précieux. Il se distingua également par le profond amour pour sa terre natale, qu'il exprima dans ses écrits mais aussi en tant que promoteur et animateur de la restauration de ses trésors d'art. Décédé en 2001, la place du village prit son nom.

Don Dao a publié en 1985 le livre "Elva, un paese che era" (Éditions L'Artistica Savigliano, pag. 333). Grâce aux contributions d'éminents spécialistes également, il a rédigé un document incomparable dans lequel l'histoire et les caractères de la communauté d'Elva sont racontés et témoignés. Tout y est enregistré: de la démographie à l'art et à l'architecture, du territoire avec des bourgades et des routes à la vie économique, des travaux saisonniers aux traditions. Le cadre complexe d'une humanité, l'humanité d'Elva, ressort de l'oeuvre. C'est précisément à cette humanité que je faisais allusion quand je suggérais la possibilité d'observer les portraits collectionnés par Franco Baudino non seulement individuellement un par un, mais aussi dans leur globalité. Au point d'en faire une lecture d'ensemble; au point de voir sur chaque photographie la tesselle d'une mosaïque capable de représenter et de révéler toute l'humanité d'Elva.

Exercice difficile? C'est possible, au moins pour ceux qui ne connaissent pas Elva. Mais pas insurmontable. À cet effet, j'ai pensé que Don Dao pouvait être utile, étant certain entre autres qu'en l'appelant au secours, je lui aurais donné fait extrêmement plaisir, un de plus parmi les nombreux plaisirs dont il jouit certainement dans la gloire du Ciel. Comment? En ayant recours à son livre que

je viens de citer. C'est ainsi que le lecteur trouvera la galerie des portraits accompagnée par les nombreuses informations biographiques, mais aussi par de brefs extraits du livre, choisis dans l'intention de fournir une notion d'histoire (celle d'Elva naît avec la Rome antique) ou une information sur la façon dont l'humanité d'Elva vit: cimentée par les conditions environnementales, par le travail, par la foi et les traditions, par les difficultés de communication, par le fil infini des parentés, ... jusqu'à ne faire qu'un.

Je suis tellement convaincu de la justesse et de l'efficacité de cette solution que j'ai été au-delà, jusqu'à emprunter à Don Dao le titre. C'est ainsi que son "Elva un village d'antan" devient ici "Elva une humanité d'antan". Ce n'est pas seulement un hommage posthume. C'est aussi le désir de récupérer et de donner une continuité à l'esprit qui anima le choix de Don Dao, et qu'il décrit bien dans l'introduction de son volume. Je me rapporte en particulier au passage où il dit "Ce livre est le témoignage vivant de ceux qui, ayant partagé en tout et pour tout la vie des habitants d'Elva, ne voudraient pas en voir le déclin".

Comment ne pas s'associer? Le soussigné, qui ne vient pas d'Elva, le ressent comme un devoir. L'habitant d'Elva Franco Baudino le ressent de manière incommensurable. Et tous ceux qui ont travaillé sur ce gros effort, Dario Anghilante et Ines Cavalcanti, le ressentent.

TIRÉ D' "ELVA: UN VILLAGE D'ANTAN"

Moments d'histoire

"La romanité: muré sur le côté gauche de la porte romane de l'église, c'est un fragment d'épigraphie dédié à Victoria, déesse favorable aux armes romaines, probablement lors d'une rébellion de ces fières gens de montagne".

"Le christianisme: dans le Piémont, nous sommes certains du fait que le christianisme ne s'est pas diffusé avant la deuxième moitié du IV^e siècle. Dans la Vallée Maira, même s'il manque des documents, les pierres des constructions parlent éloquentement. La fondation du Monastère de Villar San Costanzo est communément située au début du VIII^e siècle. Les moines du Villar s'aventuraient, au-delà de la plaine environnante, dans la Vallée".

"Le Xe siècle devait voir s'abattre sur ces lieux la furie destructrice sarrasine".

"Lorsque, à la moitié du XIII^e siècle (1254), Elva apparaît pour la première fois

dans les documents, toute la Vallée a déjà une position précise dans le domaine civil du marquisat de Saluzzo. Les hommes d'Elva et des autres communes sentent que le moment est arrivé d'établir clairement leurs rapports avec le nouveau Seigneur: pour se protéger de ce dernier, ils mettent par écrit leur code de vie, leurs us et coutumes. De ces bonnes coutumes, élargies, naîtra en 1396 le corpus des statuts, qui régira pendant des siècles la vie civile d'Elva et des onze autres communes de la haute Vallée”.

“Avec le traité de Lyon (1601) Elva, comme toute la vallée, entre dans l'État de la Maison de Savoie, dont elle suivra tous les hauts et les bas. Elle fut marquée durement, comme tous les montagnards communs, par les deux guerres mondiales”.

Moments de vie

Le printemps

“Dès que la neige fondait, les gens sortaient de chez eux et allaient travailler les champs et les prés. On nettoyait les petits canaux pour le passage de l'eau qui aurait servi à irriguer. On voyait des gens avec l'ânon et avec des traîneaux amener le fumier dans les prés, préparer les champs pour les semailles des pommes de terre, de l'orge, des lentilles etc. Tout le monde travaillait”.

“Les jeunes et surtout les femmes partaient tôt le matin avec un sac en bandoulière, dans lequel se trouvait du pain dur et un peu de quoi manger avec le pain. Elles amenaient sur les pentes des monts pour la cueillette des fleurs parfumées des violettes, de l'arnica et d'autres herbes aromatiques ou médicinales”.

“La fête de Saint Pancrace tombe le 12 mai. Pour cette occasion, ceux qui étaient partis à l'automne et avaient fait le tour du monde pendant tout l'hiver pour gagner de quoi nourrir eux-mêmes et leur famille restée là-haut sous la neige revenaient au village”.

“Il existait une coutume séculaire: presque tous les hommes et les garçons de 12 à 14 ans quittaient leur petit village. Ils étaient généralement engagés par les rémouleurs qui se rendaient pour la plupart en France; certains s'aventuraient jusqu'en Algérie. D'autres habitants d'Elva se consacraient à la vente ambulante de tissus, de maroquinerie et de quincailleries. Cependant la plupart des habitants d'Elva allaient à la recherche de cheveux humains. Cette activité mobilisait les jeunes et les vieux, pourvu qu'ils puissent marcher. Ils envahissaient les vallées piémontaises et la plaine. Un bon nombre allait en Lombardie, beaucoup d'autres en Émilie. D'autres encore poussaient jusqu'à la Vénétie. Les cavé

d'Elva étaient connus partout. Après une longue pérégrination pendant tout l'hiver, ils revenaient au village avec des sacs pleins de cheveux qui étaient vendus à d'autres habitants d'Elva qui s'étaient installés à Saluzzo, Turin, Crémone,..... Ces derniers, déjà plus habiles et perfectionnés dans l'art, les exportaient ensuite à Paris, Londres, New York, fournissant les perruques aux Lords du Parlement, aux dames de l'aristocratie..."

L'été

"Début juillet, on mettait la main à la fauche: on partait très tôt le matin et on commençait à couper l'herbe dans les prés bas. Vers la fin du mois, le seigle commençait à mûrir. En août, presque toute la population s'occupait de la moisson. Dès qu'on finissait de couper le foin dans les zones les plus basses, on montait en haute montagne, et on faisait des allers et retours toute la journée: en un clin d'oeil, une immense étendue d'herbe apparaissait disposée en longues files qui étaient dispersées et élargies par les femmes qui arrivaient avec des bâtons et des fourches. Il était habituel de voir les gens sur les monts recueillir le foin. La vision faisait penser à une fourmilière".

"En été, au lever du soleil, les jeunes bergers et bergères, qui avaient presque tous de 7 à 12 ans, partaient avec leur bétail".

L'automne et l'hiver

"Vers la Toussaint, on allumait les fours, qui étaient utilisés par les fractionnaires en communauté. Chaque année, une famille était obligée de réchauffer le four; il devait par conséquent y avoir assez de bois. Avant de commencer la cuisson du pain, on avait fait des billets que l'on tirait au sort et qui établissaient les tours".

"En automne, on ramassait les pommes de terre et le feuillage à donner aux bovins en hiver. Vers fin septembre, les hommes et les garçons à partir de 14 ans partaient à la recherche de la fortune et seuls les vieux, les femmes, les enfants et les malades restaient à Elva. Les enfants allaient à l'école, les vieux et les femmes s'occupaient du bétail. Certains dévidaient le chanvre, d'autres le lin. Des femmes filaient le chanvre et la laine. Des groupes de jeunes filles et de femmes allaient travailler les cheveux chez de petits propriétaires de laboratoire. D'autres familles les travaillaient personnellement".

"Les "decenne" ou "dezzene" étaient composées de représentants de 10 ou de plus de 10 familles du même hameau, qui devaient envoyer une personne au rappel d'un chef appelé décennaire nommé par la commune. Chacun devait avoir une pelle et si nécessaire un bâton ou un pic, afin de déblayer la neige des

routes qui pouvait souvent atteindre presque deux mètres. Quand il n'y avait pas de neige, il fallait réparer les murets effondrés ou réparer les ponts pour le passage sur les petits torrents. En raison de la neige, on pouvait rester bloqué dans son buron pendant une semaine voire plus, jusqu'à ce qu'on soit obligé d'ouvrir la route, en raison du manque de denrées alimentaires, pour porter secours à des malades graves ou pour enterrer un défunt”.

ELVA: A HUMANITY THAT WAS a tribute to Don Ettore Dao

Introduction by Alberto Bersani

The Elva saga continues. That tireless researcher of photographic memories Franco Baudino has placed on my desk a new treasure trove of images. Almost a century of photographs, from the nineteenth century right up to the mid-twentieth. They are portraits of married or newlywed couples, couples with small children, and family groups spanning two or three generations. In previous years there had been, now and then, images of festivals and ceremonies, of school life, of the romance of the roads leading to Elva, of the *caviè*¹, of *elvesi*² in World War I and II. The images were inhabited by a vast range of characters, captured at significant moments in their lives, either as a group or individually exposed to the click of the shutter; always connected to a particular environment, and to some degree influenced by external factors. Another frequent subject was the landscape. On each occasion, the photographs gave rise to a volume similar to the one you, the reader, now hold in your hands, half catalogue, half essay to accompany this vast and precious iconography.

Today, this game - though to call it that is to detract from its value - repeats itself. But it becomes a challenge. Because these photographs transcend external circumstances, of festivals or of work, of peace or of war. There are no events to explain the cockiness of the conscripts, the compunction of the processions, the merriment of the schoolchildren and the teachers, the excitement of the draft, the solemnity of the veterans, the euphoria of a wedding. Nor do they show those environmental factors which affected the individual at that particular moment, whether the photograph is taken at work in the fields or in the *caviè* laboratory, during a mountain walk or posing for the regiment photographer (ah, those starched flared trousers handed on from one soldier to the next, worn only for official photos!). The environment does not count, indeed it has that artificial feel of prearranged backgrounds and props, often repetitive (in truth, to today's eyes they make a thousand evocative suggestions, but at the time they were nothing more than a neutral background, as if for the celebration of a ritual. And in fact that is what it was). They are portraits,

¹ Wigmakers

² Inhabitants of Elva

plain and simple. The subjects, whether couples or family groups, interact only with the camera lens, with which there undoubtedly is not the familiarity of today. They know that it records everything with rigid fidelity, and what counts is that first click. They need to prepare. The first concern, one's personal appearance.

From hairdos to beards (rarely) and moustaches (often). And then great care is taken with clothing. It should be that good suit for special occasions, both for men and women, without hiding one's ornaments: chains, watches, necklaces and bracelets, jewels, often a sign of social and economic status.

And their posture? The aim of a portrait is to preserve the memory of a moment, providing an important memento both for the subjects themselves, and for their friends and relatives. What is required is a self-assurance which at the time is hard to find in those facing that mysterious contraption, the preserve of a few professionals. Hence the ritual nature of the event, translated in the rigidity of the figures, the fixed stares (often adopted even by the children). This is particularly evident in the portraits of couples, whereas family groups appear more relaxed, as the number of participants spreads out the tension, relieving it.

So should the collection and publication of these portraits be seen as a purely formal exercise in preservation? Absolutely not. Paradoxically, it is the very constraints mentioned above which exalt the subjects' personality and humanity. These qualities survive the rigidity of the scenario, the rules of social "bon ton", the embarrassment of the moment.

Humanity. Herein lies the strength of these portraits, and the importance of the challenge laid down by Franco Baudino with his collection of photographs. Beyond the artifice, each portrait reflects the subject's humanity, their spirit. Every one of them - man or woman - reveals something of themselves, of their very condition and nature. It is revealed by their eyes, their wrinkles, their mouth, their hands, their posture and even their clothes. The range of emotions is vast. The most common are haughtiness, strength, pride. Virtues expressed by the young as a way of affirming themselves to their family, and at work; displayed by the adults as the reason for their achievements. It is up to each of you, dear readers, to seek to interpret them.

But - and this is the point - there is a second humanity to be found there. The humanity defined in the dictionary as "human beings collectively", no longer an individual quality, but humanity as a group. This is the humanity underlying and linking the portraits, expressing a whole community: that of Elva and the *elvesi*. And this is the challenge.

Can anything be said or written of Elva and the *elvesi* that has not already been said or written before? I doubt it. I believe that no mountain community of Elva's size and remoteness, caused by its altitude and the peaks and ravines concealing it, has enjoyed such attention, or given rise to such thriving literature. Whether it is the beauty of the place, enhanced by the struggle required to get there, its history, which made it an artistic gem, or the skill of its *cavié* (or *pelass"ers*), which brought it worldwide renown, what is certain is that books, essays and guidebooks about Elva abound. It has been written about by scholars from elsewhere, fascinated by its setting. But Elva has its own author as well. His name? Don Ettore Dao.

A brief profile will suffice here. Born on 20 November 1924 to Dao Carlino and Dao Ormena Maria Caterina, an old family from the hamlet of Clari, Elva, he was a priest in Saluzzo and Scarnafigi. In addition to his pastoral virtues, he stood out for his passion and rigour in historical study and research, passed on in a number of precious volumes. He was also well-known for his profound love for his native town, expressed both in his writing and in his work promoting and motivating the restoration of its artistic treasures. When he died in 2001, the town square was named after him.

In 1985, Don Dao published the book "Elva, un paese che era"³ (Edizioni L'Artistica Savigliano, 333 pages). Thanks also to the contribution of a few eminent specialists, the result was an invaluable document, telling the story of the Elva community through its history and its characters. Everything is recorded: from demographics to art and architecture, from its territory, with hamlets and roads, to its economic life, from seasonal work to traditional labour. The work paints the full picture of a piece of humanity, Elva. It was to this very humanity that I referred when I suggested that the portraits collected by Franco Baudino should be seen not individually, one by one, but as a whole, in order to make them a single item; so that each photograph could be seen as a piece in a mosaic showing the entire *elvese* community.

A difficult exercise? Perhaps, at least for those who not familiar with Elva. But not impossible. To this end, I thought that Don Dao himself might be of help, in the certainty that my calling for his assistance would bring him great pleasure, among the many pleasures that he is now enjoying in the glory of Heaven. How? By resorting to the abovementioned book. And so the reader will find this gallery of portraits accompanied, in addition to the wealth of biographical information, by short extracts from this book, each chosen with the aim of

³ "Elva, a town that was". No English translation available.

conveying a notion of the history (Elva's is born with ancient Rome) or a piece of information about the way in which Elva's humanity lived: glued together by environmental conditions, by work, by faith and traditions, by difficulties in communication, by the unbroken line of kinships,... to become a whole.

I am so convinced of the suitability and efficacy of this solution that I am moved even further, to borrow from Don Dao the book's title itself. And so, his "Elva, a town that was" becomes "Elva, a humanity that was". This is not merely a posthumous tribute. It is a desire to recover, and give continuity to, the spirit behind Don Dao's choice, which he describes so effectively in the introduction to his book. I refer, in particular, to the passage which reads "This book is the living testimony of someone who, having shared in everything and for everything the life of the *elvesi*, would like to never see the sun set on them". How can one not feel a part of this? I myself, not an *elvese*, feel it as a duty. The *elvese* Franco Baudino feels it immeasurably. And those who took part in this labour of love, Dario Anghilante and Ines Cavalcanti, feel it also.

FROM "ELVA, A TOWN THAT WAS"

Moments of history

"Roman influence: engraved by the left side of the Romanesque door of the church is a fragment of an epigraph dedicated to Victoria, Roman goddess of arms, probably a sign of rebellion of this proud mountain people"

"Christianity: there are no reliable records of the diffusion of Christianity to Piedmont before the second half of the 4th century. In the Maira Valley, the lack of documents is compensated for by the eloquence of the stones used in buildings. At the beginning of the 8th century, the foundation of the Villar San Costanzo Monastery is laid by the community. The monks of Villar reached well beyond the surrounding plains, deep into the valley."

"The 10th century saw the destructive fury of the Saracens unleashed on these places".

"When, in mid 13th century (1254), Elva makes its first appearance in the documents, the entire Valley already has its own precise position within the civil structure of the marquisate of Saluzzo. The men of Elva and the other municipalities felt this was the right moment to clearly define their relationship with

the new Lord: to protect themselves from him, they record, in writing, their code of life, all their traditions and customs. These customs, expanded, gave rise in 1396 to the corpus of statutes, which was to govern for centuries the civil life of Elva and the other eleven municipalities of the high Valley”.

“With the treaty of Lyon in 1601, Elva, along with the entire Valley, became a part of the state of Savoy, thereafter sharing in the outcome of its inconstant fortunes. It bears the scars, like all mountain communities, of two World Wars.”

Moments of life

Spring

“As soon as the snow melted away, people would emerge from their homes to work in the fields and meadows. Trenches were cleaned in preparation for the passage of irrigation water. People with mules and sleighs could be seen transporting manure to fertilize the meadows, preparing the fields to be sown with potatoes, barley, lentils, etc. Everyone had something to do”.

“Boys, and particularly women, would leave early in the morning with a satchel holding some hard bread and a little butter. They would walk to the slopes of the mountains to gather the fragrant flowers of violets, arnica and other aromatic or medicinal herbs”.

“The Festival of San Pancrazio falls on 12 May. For this festive event, all those who had left in the Autumn to spend the winter travelling the world to earn enough to feed themselves and their families, left behind under the snow, would return”.

“It was a centuries-old custom for almost all the men, and boys from 12 to 14, to leave their village. The latter were generally engaged by the knife-grinders, who were mostly in France; some went as far as Algeria. Other *elvesi* would become travelling salesmen of cloths, leather goods and knick-knacks. But most *elvesi* would go in search of human hair. This was an activity pursued by the young and old alike, so long as they could walk. These *elvesi* would invade the valleys of Piedmont, and the planes. A great number of them would go to Lombardy, and many to Emilia. Others still would go to Veneto. The *cavié* of Elva were known everywhere. After long peregrinations throughout the winter, they would return to their village with bags full of hair, which were sold to other *elvesi* who had established themselves in Saluzzo, Turin, Cremona... The latter, more skilled and experienced in this art, would export them to Paris, London, New York, supplying wigs to the Lords of Parliament, to the ladies of aristocracy...”

Summer

“In the first days of July, they would take up the haymaking scythe: they would depart early in the morning to begin cutting the grass in the lower fields. Towards the end of the month, the rye would begin to mature. By August, almost the entire population was busy with the harvest. As soon as they had finished cutting the hay in the lower areas, they would climb higher up the mountain, spending the entire day walking up and down; in the blink of an eye an immense expanse of grass would be arranged into long rows, to be dispersed and widened by the women who arrived armed with staffs and forks. It was a customary sight to see people on the mountains gathering hay. The spectacle resembled an anthill”.

“During the summer, at sunrise, the shepherd and shepherdesses, almost all of them between 7 and 12 years old, would leave with their herds”.

Autumn and Winter

“As All Saints’ Day approached, the ovens would be lit, to be used jointly by the villagers. Each year, one family had the duty of heating the oven. To this end they had to gather enough wood for the purpose. Before baking the bread, a lottery was prepared to establish the order of the turns”.

“During the Autumn, potatoes and foliage were gathered to be fed to the cows during the winter months. Towards the end of September, the men and the boys older than 14 would leave in search of their fortune, and in Elva remained only the elderly, the women, the children and the sick. The children would go to school, the elderly and the women would tend to the cattle. Some would strip the hemp, others the flax. Women would spin the hemp and the wool. Groups of boys would go the work with hair at some small laboratory. Other families would do this work themselves”.

“The *decenne* or *dezzena* were made up of representatives of 10 or more families from the same hamlet, who elected a leader, known as *decennario*, chosen by the community. Everyone had to have a shovel or, if necessary a hoe or pick, to clear the roads of snow, which often reached heights of almost two meters. When there was no snow, the stone walls or the bridges over the floodwater channels needed mending. The snow sometimes meant people were trapped in their refuge for over a week, until they were forced to open up the rood because they had run out of food, to get help for someone gravely ill, or to bury someone who had died”.